

A.D. Martel

Je vais décoincer
mon boss

Couverture : Marie Fauchoux
Correction : Emilie Chevallier Moreux
Relecture : Elvyne Baeza Garcia
© A.D. Martel

Tous droits de traduction, reproduction ou d'adaptation réservés
pour tous les pays.

ISBN : 9791035990626

Dépôt légal : juillet 2023

Achévé d'imprimer en France

Chapitre 1

— Marie, plusieurs courriers urgents pour le huitième, douzième, et vingt et unième étage ! me déclare une femme en tailleur.

Elle me dépose sa pile d'enveloppes dans les bras et réengage la conversation avec son client via son oreillette munie d'un micro. J'ai à peine le temps de rattraper le tout qu'un homme, tout aussi élégant, m'interpelle :

— Profites-en pour vérifier l'imprimante. Je parie qu'il faut juste la redémarrer, ce serait con d'appeler le technicien.

— Et tu peux t'assurer qu'on ne doit pas commander des adaptateurs ? me crie une femme assise à l'un des bureaux de l'open-space. Les employés les oublient toujours dans les salles de réunion !

Avec bonne humeur, je hoche la tête.

— Qu'est-ce que tu attends, grouille ! On a du travail ! ronchonne la toute première.

Encombrée de mon fardeau de papier, je trotte jusqu'aux ascenseurs. Mes baskets blanches glissent sur les dalles en marbre impeccablement lustrées. La lumière inonde le rez-de-chaussée d'Electronic Dreams, où je bosse en intérim depuis bientôt six mois. Je me charge de toutes les tâches que les employés, trop occupés, n'ont pas le temps d'effectuer. J'aime me comparer à une petite fée qui virevolte d'étage en étage. C'est beaucoup plus joli que l'appellation de Rose, qui préfère celle de « boniche ».

— Attendez !

J'accélère le pas pour atteindre l'ascenseur avant que les portes ne se referment. Malheureusement, personne ne les retient. Zut.

Ce n'est pas grave, les employés ne l'ont pas fait exprès. Ce genre de mésaventure m'arrive souvent. Je ne suis pas très grande, et ma voix fluette n'aide pas à attirer l'attention.

Les chiffres augmentent au-dessus des cages d'ascenseur. Celui tout à gauche est en panne. Quant à celui de droite... il mène directement à l'étage de la direction. Très peu de personnes osent l'emprunter, et j'appartiens à cette catégorie. Pas que je m'estime inférieure à ceux qui travaillent à cet étage, mais... j'ai parfois peur de m'y retrouver coincée avec l'un ou l'autre des agents de sécurité.

Si vous saviez toutes les rumeurs qui courent sur eux ! Ils n'hésiteraient pas, par exemple, à en venir aux mains avec ceux qui feraient preuve de la moindre insolence. Moi qui ai l'habitude de lancer des blagues que personne ne comprend, je me garde bien de leur adresser la parole ! Bon, certes, la moitié de ces dires ne sont sûrement que des bobards, comme les histoires qu'on raconte aux enfants pour leur faire peur... Néanmoins, le grand blond qui fait quasiment deux mètres – c'est déjà très grand, alors imaginez quand on ne fait qu'un mètre soixante ! – a un jour posé ses yeux clairs sur moi. Des frissons incontrôlables ont remonté mon échine. Si je n'avais rien à me reprocher, il semblait penser tout le contraire !

Enfin, rien à me reprocher... J'ai beau travailler pour l'entreprise n° 1 de Bruxelles, je m'obstine à garder des baskets et un jean. C'est beaucoup plus agréable et facile quand je dois me faufiler sous des bureaux pour vérifier des branchements, ou encore monter sur une escabelle pour changer une ampoule. Et puis, payer des vêtements une centaine d'euros pour les salir le jour même me paraît inconcevable !

Un ascenseur redescend enfin. Quand les portes s'ouvrent, une interminable paire de jambes apparaît, surmontée d'une jupe rouge. S'ajoutent à ce corps parfait une chemise blanche entrebâillée sur un profond décolleté ainsi que de très longs cheveux blonds. Je pivote

légèrement en espérant passer inaperçue, lorsque la jeune femme rétorque :

— Tiens, excellent timing. Je dois rencontrer un client. Tout ce qu'il y a sur mon bureau doit être trié et classé pour quinze heures !

— Mais..., balbutié-je.

Elle s'immobilise soudain et baisse le visage pour m'offrir une expression glacée.

— Quoi ? Tu en as déjà marre de travailler pour Electronic Dreams ? Tu veux que j'en réfère à ta boîte d'intérim ?

Je secoue la tête et un large sourire fend ses lèvres peinturlurées de rouge.

— Quinze heures ! répète-t-elle, fière de son effet.

Je demeure un instant figée sur place. Natasha Van Herck me déteste, et j'ignore ce que j'ai fait pour mériter son mépris. Dès notre première rencontre, ses yeux se sont plissés, comme si ma seule existence constituait une atteinte à son intégrité physique.

— Un rendez-vous avec un client... Mon cul, oui ! s'exclame une voix à quelques mètres de moi.

Rose, mon amie, me rejoint avec une moue dégoûtée. Un ventre légèrement arrondi tend sa robe noire bien droite. D'un coup, elle lève son majeur dans le dos de Natasha. Mes yeux s'écarquillent et je m'avance pour le cacher avec mes enveloppes. Je la pousse alors vers la cage d'ascenseur et elle continue :

— Son boulot de secrétaire n'implique pas de rencontrer des clients. Juste parce qu'elle travaille au département des applications, elle se croit tout permis !

Rose grommelle encore et efface la pointe de contrariété provoquée par Natasha. Mon amie, tout aussi petite que moi, n'a pas sa langue dans sa poche – un effet des hormones de grossesse, paraît-il. J'aimerais bien avoir son bagou. Enfin... sauf si pour cela, je dois tomber enceinte. Je compte bien d'abord vivre un millier d'aventures ! Je me vois déjà partir sur les mers combattre des pi-

rates, ou encore déjouer les plans diaboliques d'espions au sein d'Electronic Dreams, ou encore...

— Cela m'énerve de constater à quel point elle profite de toi ! bougonne Rose.

Ses propos me ramènent les pieds sur terre. C'est mon petit problème : j'ai tendance à laisser mon imagination m'emporter. Et quand ce n'est pas elle, ce sont mes émotions.

— Je suis contente d'avoir ce travail, affirmé-je avec entrain, tandis que les étages défilent. Elle n'arrivera pas à me faire démissionner ni à m'envoyer ailleurs !

Je me tourne vers mon amie et lui offre un clin d'œil. Celle-ci soupire d'un air exagéré.

— Parles-en au moins à ta responsable d'intérim. Ou alors au chef de notre étage. Elle ne fait pas son travail, elle mériterait d'être renvoyée !

— Non, protesté-je, certaine de moi. Je ne suis pas ce genre de personne. Et puis, on ne connaît pas sa vie. Si ça se trouve, elle est profondément malheureuse, et c'est sa manière de faire face à l'adversité !

Rose manque de s'étrangler.

— Non, mais tu t'entends ? Tu lui trouves même des excuses ?

Je hausse les épaules, toujours avec le sourire, lorsque l'ascenseur parvient au vingt et unième étage. J'en sors en sautillant. Il est inutile d'argumenter avec Rose. C'est mon amie, elle ne veut que mon bien. Toutefois, elle sait aussi que j'ai besoin d'argent et qu'il est hors de question que je joue ma place. C'est bien moins risqué que mon ancien job de serveuse dans des boîtes de nuit.

— Eh, il y a un pot à dix-neuf heures au dernier étage, m'informe-t-elle en appuyant sur le bouton d'ouverture des portes. Notre service a eu l'autorisation d'utiliser leur cafétéria. Franck avait besoin de petites mains, je t'ai proposée. J'ai bien fait ?

Mon sourire s'élargit. Franck Davis est le recruteur du département des applications, et il s'occupe aussi des intérimaires.

— C'est jusqu'à quelle heure ?

— Vingt-deux heures, puis il faudra ranger.

J'acquiesce. Les heures prestées en soirée comptent double !

— Je t'adore ! m'exclamé-je en marchant à reculons. Je serai la meilleure des marraines pour ta petite fille !

Elle lève les yeux au ciel et retire son doigt. Les portes se referment sur elle. Je sais ce qu'elle se dit : je devrais faire comme tout le monde et rentrer chez moi pour souffler après de telles journées. Ou alors, au moins pester contre le fait d'être obligée de cumuler les petits boulots pour survivre. Cependant, ça ne me ressemble pas. Ce soir, je vais donner le meilleur de moi-même, comme toujours, et récolter le fruit de ce travail acharné !

La vie pourrait être bien pire. La guerre pourrait éclater, ou une maladie incurable me clouer au lit. Qu'est-ce qu'un manque de liquidités en comparaison ? Bref, la vie est belle.

Je ne suis vraiment pas à plaindre. N'est-ce pas ?

Je me recompose un masque de bonne humeur et, toute guillemette, je m'adonne à mes missions de la journée.

Chapitre 2

La soirée arrive vite, beaucoup plus vite que prévu. Heureusement, j'ai terminé mes missions lorsque je me transforme en serveuse improvisée. Plutôt fière de moi, je déambule avec dix coupes de champagne sur un plateau sans tout renverser.

— Pas une personne ne doit attendre pour boire ou pour manger, c'est bien compris ? insiste pour la énième fois le chef de service.

Franck Davis, ses cheveux châtain gominés en arrière, est gentil, mais pas très malin. Il se laisse mener par le bout du nez par ses employées. Si cela arrange Rose quand il s'agit d'elle, ce n'est pas du tout le cas lorsque d'autres – en particulier Natasha – en profitent. Oui, elles sont collègues. Du même département, et donc du même étage.

Une petite musique d'ambiance se répand dans la cafétéria. Cachée par un mur blanc du reste de l'open-space, elle offre un beau cadre de détente. Nous avons poussé les tables en bois clair sur le côté et y avons déposé des amuse-bouche. Des verres trônent sur le comptoir, où repose même une machine pour presser son propre jus d'orange ! J'adore m'occuper de celle-ci. Souvent, c'est moi qui change les fruits ou qui enlève les pelures. Bien sûr, j'œuvre tard le soir, pour ne déranger personne. Les employés de la direction sont gâtés, et pas qu'un peu. Sauf qu'aujourd'hui, ils laissent leurs locaux au département des applications afin de les féliciter de leurs succès ! Rose est enchantée, et je suis contente pour elle.

Un grand sourire aux lèvres, je déambule entre les employés tirés à quatre épingles. Plusieurs s'emparent d'une coupe tout en discutant :

— Cette nouvelle application fera un tabac !

— Je suis surtout soulagé qu'on l'ait enfin terminée.

— La lancer en même temps sur le marché américain et asiatique est une excellente idée.

— Monsieur Park a toujours d'excellentes idées !

D'un pas léger, je m'empresse de proposer des rafraîchissements à tous ceux qui ont les mains vides. Une autre intérimaire s'occupe des petits fours, et une dernière, des jus de fruits. À plusieurs reprises, je les vois perdre leur équilibre, et j'ai peur pour la belle moquette verte.

J'adore cette moquette. Je sais que c'est ridicule, mais elle égaye cet étage. J'ai toujours l'impression de rentrer dans un nouvel univers, un peu comme dans *Charlie et la Chocolaterie*. Du reste, tout le monde envie les employés de la direction : ils s'occupent des missions les plus importantes de l'entreprise, et surtout, ils côtoient au quotidien notre Willy Wonka, alias monsieur Sung-Jae Park. Franck dit que tout ce qu'il touche se transforme en or, tandis que Rose le qualifie de « bien foutu ».

Je repère d'ailleurs vite les femmes qui partagent son avis : regroupées autour de Natasha, elles gloussent, toutes tournées dans la même direction. Par réflexe, je suis leur regard vers un homme d'environ un mètre quatre-vingts, de type asiatique, habillé d'un costume sombre impeccable. Une cravate retombe à l'intérieur d'un gilet aux mêmes teintes. Ses cheveux noirs sont ramenés en arrière de manière soignée. Il acquiesce aux propos de Johan Peeters, le directeur du service des applications.

Pas étonnant ! Sung-Jae Park, le PDG le plus aimé d'Electronic Dreams, enfin le seul, depuis le départ d'Andrew Hopkins, est en train de l'écouter. Je suis sûre que Rose entendra parler toute la semaine !

Mon sang se fige soudain dans mes veines. Mon regard suit le geste souple du directeur Park tandis qu'il tire légèrement sur sa cravate. Sa main...

Sa main !

Elle est vide !

Il n'a pas le moindre verre ! Bon sang, comment ai-je pu me montrer aussi distraite ? J'ai servi tout le monde, sauf le grand patron ! Vite, je dois remédier au problème, au risque de me faire virer.

Je me dépêche d'aller chercher de nouvelles coupes de champagne à la cafétéria. Il ne faudrait pas que mon plateau vide lui laisse à penser qu'il passe en dernier – même si c'est la triste vérité.

À mon retour, mes deux supérieurs discutent toujours ensemble. Je croise alors le regard de l'armoire à glace qui sert de garde du corps à monsieur Park. Des frissons m'enveloppent derechef. Pourquoi ce type me gêne-t-il à ce point ? Mes camarades de self-défense l'adorent, mais ça doit juste être à cause de ses gros biscotos. Je ne comprends d'ailleurs pas ce qu'elles lui trouvent, à lui aussi.

Je me plante à côté du PDG et baisse légèrement la tête, afin que mes cheveux bruns – qui m'arrivent aux épaules – cachent le plus possible mon visage.

— Un rafraîchissement ?

La voix qui sort de ma gorge ressemble à celle d'une petite souris. Je me mords la lèvre. Quand je parle si bas, personne ne me répond jamais. Rose s'en moque souvent et m'assure que je devrais prendre de la testostérone. À cet instant, je songe qu'elle n'a pas tout à fait tort...

J'ouvre la bouche quand le boss d'Electronic Dreams tourne la tête vers moi. Quoi, il m'a entendue ? Alors que monsieur Peeters lui parlait en même temps ? Ses pupilles, presque noires, me détaillent quelques secondes. Cela me déstabilise. Pas parce qu'il s'agit du patron, ou parce qu'il est quand même joli garçon. Non, parce qu'il me regarde *vraiment*. Je n'appartiens pas juste au décor, comme j'en ai l'habitude. J'ai l'impression d'exister, et ça a quelque chose de grisant et d'effrayant à la fois.

— Non, merci, me répond-il poliment.

Une poigne se referme soudain sur mon biceps.

— Oh, excusez-la, monsieur Park. Elle n'est pas habituée aux soirées d'Electronic Dreams.

La voix mielleuse de Natasha contraste avec ses ongles qui s'enfoncent dans ma peau. Le regard de Sung-Jae Park me quitte et je peux enfin respirer. Seulement, le froncement de sourcils du directeur des applications m'inquiète. Je me sens mal à l'aise : j'ai commis un impair, mais j'ignore lequel. Natasha tire sur mon bras, je la suis sans discuter. Elle n'a pas desserré ses griffes qui vont me laisser une jolie marque.

— Non, mais ça va pas ? me houspille-t-elle, tandis que nous disparaissions dans la cafétéria. Tu cherches quoi, à nous ridiculiser ?

Incrédule, je marmonne :

— Tu me fais mal !

J'essaie de me dégager. Comme d'habitude, personne ne prête attention à ce qui se passe. Ou alors, ils font bien semblant : aucun employé n'a envie de s'attirer les foudres de la chouchoute de Johan Peeters.

— T'es vraiment qu'une idiote !

— Oh, Chacha, monsieur Peeters te cherchait.

Rose, le ventre bien en avant, la bouscule. Ma tortionnaire s'écarte, comme si la grossesse pouvait être contagieuse. Elle me lâche avec tellement de brusquerie que je manque de renverser les verres sur mon plateau.

La tête haute, elle retourne dans l'open-space.

— Quelle garce ! peste Rose. Et tu t'évertues...

Elle se tait, sans doute en remarquant que j'ai les larmes aux yeux. J'aimerais toucher mon bras meurtri, mais le plateau dans l'autre main ne me le permet pas. Maudite émotivité !

— Oh, ma Luna, pardon, qu'est-ce que je peux être conne ! Pardon...

Elle frotte mon bras et je secoue la tête. D'habitude, entendre mon petit surnom « Luna », que seuls mes amis utilisent, me reconforte. C'est mon pseudo de dessinatrice en herbe. Néanmoins, à cet instant, Rose ne parvient pas à me faire sourire.

— C'est rien. Excuse-moi, j'ai du travail.

Je m'en retourne et bats des cils, bien décidée à ravalier mes larmes. Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi elles me viennent toujours si facilement. Est-ce à cause de la douleur, de la tristesse face à un comportement ou en raison d'une frustration que je ne veux pas comprendre ? Chaque fois, j'ai envie de pleurer, et je me sens tellement faible et idiote.

J'inspire, accroche un sourire à mes lèvres, et retourne à la charge. Du coin de l'œil, je ne peux m'empêcher d'être attirée par les cheveux blonds de Natasha, à côté des deux plus hauts gradés de l'étage. Ses mains ne tiennent plus de coupes de champagne, mais deux verres de jus d'orange, dont un qu'elle tend au directeur. Celui-ci l'accepte avec un hochement de tête. Natasha se pavane devant eux, fière de son coup.

M'ont-ils regardée d'un air si sévère seulement pour ça ? Car monsieur Park préfère le jus d'orange au champagne ?

Monsieur Peeters se met à rire aux réflexions de sa secrétaire. Ses yeux brillent. Comment peut-il l'apprécier à ce point ? Non, je dois arrêter de penser du mal des autres. Je ne connais ni leur vraie personnalité ni leur quotidien. Natasha me cache le PDG d'Electronic Dreams, et tant mieux. Voir un seul homme se pâmer devant elle me suffit.

En revanche, la si séduisante secrétaire est dans la ligne de mire du garde du corps de monsieur Park. C'est mal, mais qu'est-ce que ça me fait plaisir !

J'enchaîne les services sans même prendre le temps de boire un verre d'eau. Vers vingt-deux heures, les employés vident les lieux,

bien disciplinés. Rose, fatiguée, est déjà partie depuis une bonne heure, et n'a pas manqué de déposer un rapide baiser sur ma joue avant de filer. Je l'adore, et demain, je m'excuserai de ne pas l'avoir remerciée pour son sauvetage.

Nous ne sommes plus que trois pour ranger, et cela va plutôt vite. Par précaution, je préfère opérer un dernier tour pour m'assurer que nous n'avons rien oublié. Mes yeux lèchent les différents bureaux de l'open-space tandis qu'une de mes collègues vérifie les salles de réunion et l'autre les toilettes.

— Tout est OK de votre côté ?

— Oui.

— Et du tien ?

— Parfait !

Satisfaites du travail accompli, nous nous dirigeons vers l'ascenseur lorsque je me fige :

— Quelqu'un a vérifié la salle de repos ?

— La salle de repos ?

— Merde, grommelle la plus grande.

L'autre se contente de soupirer.

— Rentrez, assuré-je. Je termine.

— Tu es sûre ?

— Oui, ne vous en faites pas.

Les deux jeunes femmes ne se le font pas dire deux fois, et je prie pour que personne n'y ait fichu le bazar. Mais ça m'apprendra... Rose a raison. Il faut que j'arrête de toujours vouloir rendre service à tout le monde.

J'approche de la salle de repos, la lumière est éteinte. Avec un peu de chance, personne n'y a mis les pieds de la soirée. Mes yeux me brûlent, j'ai juste envie d'aller me coucher. Demain, une nouvelle journée de boulot m'attend, et je ne peux pas me permettre de rentrer trop tard. Sans compter que les métros la nuit dans la capitale, c'est jamais le top.

J'ouvre la porte en silence, puis ma main tâtonne le long du mur, à la recherche de l'interrupteur. Ma malchance habituelle me rattrape : je ne le trouve pas du premier coup ni du deuxième. Je fais quelques pas supplémentaires. Heureusement, la lune m'éclaire.

Je m'immobilise, comme si j'avais vu un fantôme. Là, appuyé contre la baie vitrée se tient un homme... qui a tout l'air d'être le PDG d'Electronic Dreams.

Je cligne des paupières, me frotte les yeux... Non, je ne rêve pas : il s'agit bien de Sung-Jae Park. S'il est humain, la mélancolie qui se reflète sur son visage me fait derechef penser à un revenant. Ses traits sont relâchés, mais la tristesse dans ses prunelles me comprime la poitrine. Je crois qu'il ne m'a pas aperçue, car il continue de fixer l'extérieur avec cet air si bouleversant.

Je comprends que je me trouve au mauvais endroit au mauvais moment. Sur la pointe des pieds, je recule, sans pour autant parvenir à me détacher de ce tableau si plein d'émotions. Si cela n'avait pas été le directeur, j'aurais sans doute tenté de le réconforter. Toutefois, une multitude d'alertes s'enclenchent dans mon cerveau reptilien : les hommes n'aiment pas qu'on voie leur faiblesse, et en plus, c'est mon boss. Un mot de sa part, et je serai virée. À la rue, démunie, sans aucune ressource. Si je crois en la bonté humaine, Natasha et mes nombreuses expériences passées m'ont démontré que des actes injustes surviennent très souvent, provoqués la plupart du temps par une souffrance cachée. Et les gens n'aiment pas quand d'autres la perçoivent chez eux.

Je suis presque à la porte, je tâtonne pour trouver l'encadrement et ne pas percuter bêtement le mur, lorsque ma main... tombe sur ce fichu interrupteur, qui est tactile, bien évidemment !

La lumière inonde canapés, poufs, bibliothèques de lecture et... mon directeur.

Je ferme les yeux. Si je le pouvais, je me giflerais moi-même !

Quand j'ouvre les paupières, Sung-Jae Park se tient droit et me fixe avec vivacité. Il n'a pas l'air en colère, mais ses iris me font penser à des revolvers prêts à tirer.

— Excuse... excusez-moi..., bafouillé-je. Je croyais que tout le monde était parti. Je... Je m'occupe du nettoyage.

Et ce disant, mes yeux balayaient les tables basses et s'arrêtent sur une coupe remplie de jus d'orange.

— Puis-je débarrasser ?

Il acquiesce, solennel et imperturbable. Toute l'émotion qu'il reflétait a totalement disparu derrière un mur impénétrable. Je me sens triste pour lui. Cela ne doit pas être facile de tenir son rôle. Tandis que je me fais cette réflexion, je trotte jusqu'à la table, m'empare du verre et bredouille :

— Encore toutes mes excuses...

— Vous n'avez pas besoin de vous excuser.

Sa voix me fait piler net et je me retourne vers lui. Il regarde de nouveau l'extérieur d'un air lointain et neutre.

— Et présenter vos excuses en permanence vous dessert. À l'avenir, si vous ne pouvez pas vous en empêcher..., ne le dites qu'une fois.

Je me tais. Rose est la première personne à me supplier de chasser cette mauvaise manie. Un problème d'éducation, certainement...

— Je suis..., commencé-je, avant de me reprendre. Je vais essayer. Mais c'est comme arrêter de fumer, ce n'est pas facile.

Sung-Jae Park se retourne vers moi, avec un sourcil légèrement haussé. Encore plus gênée, je triture les pans de mon t-shirt.

— Quoi qu'il en soit, j'ai commis un impair en vous proposant un verre de champagne, ce soir. J'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur. J'aime beaucoup cette entreprise...

— Mademoiselle..., m'interrompt-il. Comment pouviez-vous savoir que je ne bois jamais d'alcool ?

Je me sens pâlir, et je tente l'humour :

— Apparemment, vous ne buvez pas du tout.

Je lui montre le verre de jus d'orange. Face à son absence de sourire, je me maudis un peu plus. Néanmoins, je m'efforce de rester guillerette.

— J'accepte rarement un verre, surtout s'il provient d'une femme.

Est-ce le fait qu'il se justifie ou qu'il choisisse cette explication qui me surprend le plus ? Je l'ignore.

— Ou alors, vous êtes un vampire, contré-je en tentant d'alléger l'atmosphère. Et vous essayez de le cacher à vos employés.

Son sourcil prend la position inverse, et je me retrouve face à un patron qui m'examine avec sérieux et... contrariété ? Bon sang, difficile à dire ! Ce n'est pas bon signe. J'ai toujours eu l'imagination trop fertile.

Tais-toi, ma grande, tais-toi !

La porte s'ouvre soudain en grand et une voix de stentor déclare :

— Voilà, c'est fait, Sung-Jae ! Je me suis débarrassé de la chieu...

L'armoire à glace qui fait office de garde du corps se fige dans la pièce, et reprend sur un ton beaucoup plus grave :

— Un blème, patron ?

Les yeux de l'agent de sécurité rapetissent, tandis qu'ils me scrutent de haut en bas. J'ai l'impression de passer sous des rayons X.

— Tout va bien. Rentrons.

— Oui, monsieur.

Le directeur Park s'avance, et au moment d'arriver à mon niveau, murmure :

— Les vampires n'existent pas, mademoiselle. Cela dit, il existe pire.

Sa voix ne devient qu'un souffle.

— Bien pire.

Je n'ose pas me retourner, tandis qu'il franchit la porte avec son employé. Quand celle-ci se referme, la chair de poule me parcourt la peau. Que voulait-il dire par là ? Est-ce que le grand patron m'a me-

née, ou bien... Je plisse tellement le front que j'en viens à avoir mal à la tête. Ou bien il se moquait de moi ?

Je fixe le verre de jus d'orange qu'il n'a pas touché et j'espère secrètement qu'il s'agit de celui de Natasha.

Menace ou pas, il va falloir que je me fasse oublier ces prochaines semaines. Je me suis juré de vivre une vie tranquille, sans histoires. Et contrairement aux autres employées de la boîte, je préfère éviter le big boss autant que possible.

Le regard plein de détresse de celui-ci me revient avec force, et je secoue la tête.

— Non, ma fille, me grondé-je. Il a beau avoir l'air d'un chiot perdu, tu ne peux pas l'aider.

Je m'approche de la baie vitrée, et j'admire toutes les lumières de la ville en contrebas. D'ici, tout me semble à la fois incroyablement beau et ridicule... La vacuité de ce que je suis me frappe de plein fouet. Était-ce le sentiment qui étreignait également Sung-Jae Park ?

Ma main se pose doucement sur la vitre, puis mon front.

Je laisse échapper un soupir.

Ma résolution est prise : je ne monterai plus à cet étage durant au moins les deux semaines à venir !

Chapitre 3

Par bonheur, la semaine se finit sans surprises d'aucune sorte. J'aide à midi dans un snack en centre-ville, et je pars juste à temps pour faire mes heures dans le grand bâtiment en verre d'Electronic Dreams. Situé sur le boulevard Anspach, il domine tous les autres immeubles. J'ai toujours la sensation qu'il brille de mille feux, même quand les nuages cachent le soleil.

Quand j'arrive en avance comme aujourd'hui, j'observe les employés se presser devant les portes automatiques. Ils sont tous bien habillés et très sérieux. Parfois, j'aimerais pouvoir les dérider. J'ai souvent l'impression qu'ils ne vivent que pour leur travail, ce qui est bien dommage. Ont-ils des passions en dehors du bureau ? Que font-ils, une fois chez eux ?

Je touche par réflexe la poche avant de mon sac en bandoulière. Il contient le carnet et les crayons que j'emporte partout. Dès qu'un peu de temps se présente, je griffonne. Parfois, il s'agit d'une personne dans la rue, d'un chien, ou encore d'un réverbère qui m'inspire. Mais mes dessins les plus précieux demeurent bien rangés dans mon studio, à l'abri des regards indiscrets.

— Ah, tu es là ! Je t'ai attrapée !

La voix de Rose me fait presque sursauter. Tout heureuse de son effet, elle claque une bise sur ma joue.

— Dis-moi que tu es libre demain pour une soirée entre filles, s'il te plaît, s'il te plaît !

Elle prend ma main et je souris, gênée.

— J'ai déjà accepté un boulot...

Une moue ennuyée se dessine sur son joli visage.

— Mais c'est samedi...

— Oui, balbutié-je. Et ça paie mieux le week-end...

Rose laisse échapper un énorme soupir.

— Il faut que tu penses à toi ! rouspète-t-elle. Que tu prennes un peu de temps !

— Mais j’y pense, assuré-je.

Et mentalement, je visualise mon compte épargne dont le montant augmente très, très progressivement.

— Quand penses-tu finir ta BD ? Et l’envoyer ENFIN à un...

Je plaque ma main sur sa bouche et l’entraîne à l’écart. Les murs ont des oreilles, et elle sait que je n’aime pas qu’on aborde ce sujet en public.

— Chut, on pourrait t’entendre... Et d’abord, ce n’est pas une BD, c’est un manga.

Elle se dégage.

— Et alors ? Il n’y a aucune honte à avoir. Tu es une artiste, tu...

— Et une artiste doit manger, assuré-je avec un demi-sourire. Je ne veux pas qu’on m’estime moins sérieuse ou qu’on me donne moins d’heures...

— Tu sais, parfois, tu es un peu parano...

Rose me lance un regard perçant et je me mords la lèvre inférieure. Oui, peut-être... mais j’ai déjà vécu tellement de mauvaises expériences que je préfère ne prendre aucun risque.

— Alors, dimanche ? tente-t-elle en me faisant de jolis yeux de velours.

Ah non, le regard qui tue ! Et moi qui voulais profiter de mon jour de repos pour avancer sur mon projet...

— D’accord, soupire-je.

Contente d’elle, Rose enroule son bras autour du mien et m’entraîne vers les portes coulissantes du bâtiment. Juste à ce moment, un homme aux muscles imposants passe à côté de nous, suivi du directeur d’Electronic Dreams. Le sang quitte mon visage et je m’oblige à regarder droit devant moi. Mon impair n’a pas eu de con-

séquence sur mon emploi, mais je préfère autant me faire oublier. Par chance, ils semblent trop préoccupés pour nous remarquer, et nous nous retrouvons vite dans le hall en marbre.

— Mon Dieu ! Si je n'étais pas en cloque, je crois que j'en ferais mon casse-croûte, glousse mon amie.

— Rose ! la grondé-je.

Un rire peu élégant s'échappe de sa gorge, tandis qu'elle s'appuie sur mon bras.

— Désolée, c'était trop tentant ! Si tu voyais ta tête...

Je rougis. Ce n'est vraiment, mais alors vraiment pas drôle. Néanmoins, elle se marre tellement que je finis par sourire. Mes émotions se lisent sur mon visage comme sur un miroir.

— Allez, détends-toi. De toute façon, on n'a aucune chance. On n'a ni le compte en banque ni le physique de l'emploi.

Et ce disant, les portes de l'ascenseur au fond du hall s'ouvrent sur une Natasha au top de sa forme. Rose me lâche et me pousse sur le côté, et j'ai juste le temps de passer derrière le comptoir transparent de l'accueil pour ne pas qu'elle me voie. Dorothée, avec ses petites lunettes perchées sur son long nez, se décale pour mieux me dissimuler.

— Tu pars déjà en pause ? s'exclame Rose afin que tout le monde puisse l'entendre.

Personne ne lui répond, et j'attends le signal pour sortir de ma cachette.

— Si seulement elle pouvait glisser sur les dalles et se fouler la cheville, soupire Dorothée.

— À qui le dis-tu, rétorque mon amie.

— C'est bon ? La voie est libre ? murmuré-je.

— Oui, Luna, elle est libre, confirme Dorothée.

— Merci.

Je lui souris chaleureusement et elle me rend ce sourire. Dorothée peut paraître revêche au premier abord, mais c'est parce qu'elle tient

beaucoup à l'entreprise. Elle a d'ailleurs le don de repérer toute menace ou tout élément perturbateur au premier coup d'œil. Je m'avance vers le gros bouton pour appeler la sécurité, qu'elle adore utiliser, puis examine une boîte en plastique transparente qui contient déjà une liste de tâches à accomplir, portant plus ou moins mon nom : « Marie » ou « Lou ». Très peu de personnes emploient mon prénom en entier, « Marie-Lou », et je n'ose pas leur dire que je préférerais. Même si j'y réagis, je déteste ces diminutifs.

— À plus ! me lance Rose avec le sourire.

Je forme un petit cœur avec mon pouce et mon index, et elle m'imité. Ce geste, que j'ai vu dans beaucoup de séries asiatiques, nous est propre, et peu le comprennent. J'adore l'utiliser !

Un grand sourire aux lèvres et le cœur plein de bonne humeur, je me plonge dans le travail.

Je n'ai pas vu le temps passer. On est déjà samedi, et on m'a appelée en urgence pour que je vienne bosser plus tôt. C'est l'un des avantages d'habiter la capitale : il y a toujours du travail, et si on est prêt à accepter les horaires les plus déments, on fait vite appel à vous.

Après un changement à deux rames de métro, je me retrouve sur l'avenue Louise, l'une des plus belles de Bruxelles. Il est seize heures, et cette artère commerciale est noire de monde. Je me dirige vers le boulevard et m'arrête face à un hôtel digne d'un film américain : tapis rouge à l'entrée, personnel pour garer les limousines. Le grand luxe ! Ce n'est pas pour rien que le *Resord Hilton* possède cinq étoiles.

Connaissant très bien les lieux, je m'engouffre dans l'entrée de service.

— Ah, te voilà !

Un majordome me lance un uniforme aux couleurs de l'hôtel – pantalon et gilet noirs, chemisier rouge – que j'attrape avant qu'ils ne tombent.

— Les petits fours seront servis dans une demi-heure dans la galerie des Glaces. Une conférence a été annulée. On doit se grouiller !

— Oui, monsieur.

Je me dépêche de gagner les vestiaires pour me changer. Heureusement, j'ai pensé à prendre une broche et des épingles pour faire tenir mes cheveux bruns en chignon. Dans ce genre d'établissement, il faut être tiré à quatre épingles, au sens propre comme au figuré.

Les services s'enchaînent dans la galerie des Glaces, une grande salle pleine de miroirs et de lustres en cristal. Les convives sont superbement bien habillés, et j'essaie de ne pas m'attarder sur les belles toilettes des femmes. Elles ont une élégance incroyable. Pour ma part, je ressemble à un vilain petit canard avec mes ballerines – le chef de service évite heureusement les chaussures à talons à ses employées depuis un fâcheux accident. La serveuse avait renversé des coupes de champagne sur une robe à cinq mille euros. Autant dire que la pauvre fille n'a jamais été rembauchée, et que l'hôtel a dû se confondre en excuses.

Je m'efforce de ne pas sourire – une torture pour moi ! – et de garder un air neutre. J'ignore pourquoi on nous donne de telles instructions, mais loin de moi l'idée de désobéir. Comme je le disais à Rose, ça paie bien, c'est tout ce qui compte.

Avec habileté, je circule avec mon plateau, évite les invités qui ne me voient pas à cause de ma taille ou tout simplement, car je fais partie du décor, et passe les deux heures suivantes à courir entre la salle et le bar.

Ce petit manège recommence quand ces messieurs-dames s'installent à table. Je suis censée terminer à vingt et une heures, mais nous ne finissons qu'une heure plus tard.

Épuisés, tous les membres du staff, hommes comme femmes, se retrouvent affalés sur les bancs du vestiaire.

— Bon travail, les gars, bravo ! s'exclame le chef de service.

Nous nous tapons dans les mains, et les hommes se lèvent pour laisser la gent féminine se changer en premier. Eh oui, on a beau être dans un hôtel de luxe, il n'y a qu'un seul vestiaire pour tout le monde !

— Mademoiselle Bastian ?

Je me tourne vers le chef de service.

— Vous serait-il possible de rester encore un peu ?

Il jette un coup d'œil discret aux autres. La plupart des employés sont sous contrat. Les heures supplémentaires, ça les connaît, mais l'hôtel essaie de les éviter au maximum. De plus, une intérimaire... Eh bien, on la paie moins cher. Malgré ma fatigue et mes jambes lourdes, j'acquiesce et le suis dans les cuisines.

— Pourriez-vous aider à la plonge ?

J'avise la montagne hallucinante d'assiettes et l'air désespéré de l'employé qui doit laver tout ça seul. Pour toute réponse, je remonte mes manches.

— Vous êtes formidable !

Je souris, un peu découragée, mais bien décidée à venir à bout de cette masse de travail. Après un temps interminable, nous finissons enfin.

— Mademoiselle Bastian ?

Diable ! Est-ce que le chef de service nous surveillait ? Je n'ai même pas pu respirer trente secondes !

— Plusieurs clients n'ont pas souhaité manger dans le restaurant. Il faudrait leur monter des plateaux-repas. Pensez-vous avoir encore assez d'énergie ?

Il me montre le chariot en métal où un commis de cuisine dépose des plats recouverts d'une cloche en inox. Je souligne l'effort de mon patron du jour pour ne pas avoir utilisé le mot « force ». Vous seriez étonnée de savoir tout ce que je peux porter ou pousser avec mes soixante kilos ! J'ai envie de bâiller, mais un rapide calcul sur les ho-

noraires des heures tardives prestées un week-end me convainc de ne pas refuser.

— Je m'en occupe.

— Vous êtes un ange !

Sauf qu'au lieu de s'en aller, il pousse lui-même le chariot vers l'ascenseur. Étonnée, je le laisse faire, lorsqu'il inspecte chaque côté du couloir, avant de me tendre un passe-partout magnétique.

— Le client de la chambre 504 est parti plus tôt. Il y a un jacuzzi dans la salle de bain. Faites-vous plaisir, mais quittez les lieux pour dix heures demain matin.

Je cille et observe la carte sans bien comprendre. Comme je ne réagis toujours pas, il se saisit de ma main et l'y dépose.

— Vous travaillez bien et ne vous plaignez jamais. Voyez ça comme un extra.

Il m'offre un clin d'œil, et je sens mes joues s'empourprer. J'ignore quoi répondre et le dévisage. Grand et fin, sans doute la quarantaine, le chef de service me sourit largement. Ses cheveux blonds sont méchés de gris. Il a un physique sec et raide.

— Mer... merci, bredouillé-je, pendant que les portes de l'ascenseur s'ouvrent.

Il pousse le chariot, et je me faufile dans la cabine après qu'il en est ressorti. Celle-ci se referme, tandis que je tiens toujours la carte magnétique. Mon cœur bat vite. Disposer d'une chambre cinq étoiles pour moi toute seule est... complètement fou ! J'imagine déjà les bienfaits d'un bon bain. Je n'ai pas de baignoire dans mon studio, et en fait... même pas de douche. Juste un lavabo collé aux toilettes.

Néanmoins, ce présent me met mal à l'aise... Est-ce que je me serais sentie mieux si une fille me l'avait donné ? Non, j'aurais peut-être également pensé à un piège. Rose me dirait de prendre garde et que le cadeau d'un homme implique systématiquement une contrepartie. Même si je meurs d'envie d'un jacuzzi, la prudence me pousse

à décliner l'invitation. Je n'aurais qu'à prétexter un appel de dernière minute s'il me pose la question.

Oui, c'est mieux. Je dois me convaincre que la pure gentillesse n'existe pas.

Le « dring » du cinquième étage me ramène à moi, et je tire de toutes mes forces le chariot. Comme un fait exprès, je dois déposer tout ça à la chambre 510, dans le même couloir. Bien évidemment, mes yeux s'arrêtent plus longtemps que prévu sur le numéro doré de la chambre 504.

Qu'est-ce que ça me coûterait de jeter un coup d'œil ? Rien qu'un petit ? Je peste contre moi-même. Non, c'est une très mauvaise idée ! Si je regarde..., je risque de me laisser tenter. Mais je peux juste vérifier que c'est bien vide ? Et j'aviserai après ? Je contemple le chariot devant moi. Oui, l'occasion est trop belle.

J'inspire, puis toque à la chambre. Une première fois, puis une seconde. Personne ne répond. Le badge bien serré entre mes doigts, je le passe sur la serrure. Un bruit électronique résonne et la chambre s'ouvre. Je pousse la porte, le cœur battant à tout rompre.

— Bonjour, vous avez réservé un plat ?

Oui, si quelqu'un dort, autant prétexter une erreur ! Mon premier réflexe est de vérifier le lecteur de carte sur le côté : vide. J'y glisse la mienne et allume. Je retiens une expression de stupeur. C'est... c'est magnifique !

Un léger corridor donne sur une chambre spacieuse. Il y a un bureau en acajou, un ensemble de lits du même matériau, avec des draps dorés défaits. J'avance prudemment.

— C'est le room service...

Un seau de champagne gît sur la table avec une bouteille à moitié entamée. Un verre a été utilisé, tandis que l'autre est propre. Mes yeux s'écarquillent : est-ce l'une des bouteilles à cinq cents euros que j'ai vues sur la carte ?

Au dernier moment, je me retiens d'y toucher et inspecte la pièce : pas de valise ou d'affaires personnelles. Mon rythme cardiaque augmente, et je pousse sur la porte vitrée pour découvrir une gigantesque salle de bain au carrelage plus blanc que neige. Même le lavabo est fait de marbre ! La tuyauterie, quant à elle, ressemble à celle en laiton du XIX^e siècle, et brille de mille feux. Surtout, mon cœur s'emballe en avisant le jacuzzi immense, capable d'accueillir au moins quatre personnes. Les flacons offerts aux clients n'ont pas été touchés, et j'en ouvre un pour respirer son contenu. Un parfum de lys envahit mes narines.

C'est beau, bien trop beau pour être vrai !

Je me rends soudain compte que j'ai laissé le chariot dans le couloir de l'hôtel et que les plats vont refroidir. À contrecœur, j'abandonne ce trésor de luxe et me dépêche de sortir. Heureusement, il n'y a pas un chat. Soit les gens dorment, soit ils sont allés finir leur soirée ailleurs. Tant mieux !

Je pousse le chariot lorsqu'on me bouscule dans le dos.

— Oups, désolée, glousse une femme brune avec une jolie robe échancrée bleu nuit.

Mon visage arrive au niveau de ses seins et je me décale par réflexe. Je remarque alors qu'elle n'est pas seule : son bras entoure un homme en costume qui titube, la tête baissée. Elle semble d'ailleurs avoir toutes les difficultés du monde à le faire avancer.

— Est-ce que tout va bien ? tenté-je, embarrassée.

La jeune femme me sourit et me désigne d'un signe son camarade. Ses cheveux noirs dissimulent ses traits, mais je n'ai pas besoin de voir celui-ci pour comprendre qu'il n'est pas dans son état normal.

— Oui, il a juste un peu forcé sur la bouteille. C'est toujours comme ça dans les soirées, n'est-ce pas, mon chéri ?

L'homme répond par un gémissement indistinct avant de relever la tête. Ses mèches sombres tombent sur son front, mais pas suffi-

samment pour me cacher ses yeux bridés aux pupilles presque noires...

Mon sang se fige dans mes veines. Je le reconnais immédiatement.

Le directeur Park !

Je viens de signer mon arrêt de mort.

Chapitre 4

Mon regard se fige sur lui, mais le sien, vitreux, glisse sur moi avant que sa tête ne retombe.

— Bonne nuit, mademoiselle, me dit poliment la femme, avant de l'entraîner avec elle.

Je dois être blanche comme un linge. Sung-Jae Park ne m'a pas reconnue, si ? Pourvu qu'une fois dessaoulé, il ne se souvienne de rien ! Pas que travailler dans un hôtel me pose problème, mais il n'appréciera sans doute pas qu'une employée l'ait vu ainsi bourré. Bêtement, je les observe avancer vers la chambre 508. Le directeur Park manque de tomber sur la fille quand elle cherche sa carte magnétique. Sa tête plonge dans son décolleté...

Oh là là. Vite ! Je détourne le regard et me dépêche d'apporter les plats à mon client. Cela me démange de les espionner, mais je me retiens. Non, ça ne me regarde pas. Monsieur Park fait ce qu'il veut... avec qui il veut.

— Service d'étage ! annoncé-je en frappant.

Trente secondes plus tard, un homme avec une grosse moustache ouvre.

— C'est pas trop tôt ! J'espère pour vous que ce n'est pas froid !

Pour toute réponse, je lui offre mon plus beau sourire et pousse le chariot jusqu'à l'intérieur de la chambre. Le type est en peignoir blanc, avec le logo de l'hôtel. Encore une fois, je me sens mal à l'aise tandis que je dépose les plats sur la table basse.

— Ne comptez pas sur moi pour un pourboire, vu le temps que vous avez pris.

Heureusement, il ne s'intéresse pas à moi et est trop concentré sur sa radinerie. Je suis peut-être parano, mais rester seule avec un homme ne me plaît absolument pas.

— L'hôtel *Resord Hilton* vous souhaite un bon appétit et une bonne soirée.

— Oui, oui, c'est ça. Du balai !

D'un geste de la main, il me convie à aller voir ailleurs s'il y est. Je n'attends pas et reviens sur mes pas. Enfin dans le couloir avec mon chariot désormais vide, je respire, avant de ressentir une pointe de déception. Si j'hésitais encore, la présence de Sung-Jae Park à cet étage achève de me convaincre : adieu, le jacuzzi ! Avec la chance que j'ai, nous risquerions de nous retrouver nez à nez demain matin. Et mon visage lui rappellerait notre rencontre inopinée... Non, je dois à tout prix éviter de me mettre dans de beaux draps !

Je retourne vers l'ascenseur lorsque j'entends derrière moi une porte claquer et une voix féminine déclarer :

— Tout est prêt. Envoie-la dans la chambre, je vais chercher qui tu sais.

La femme qui accompagnait monsieur Park me dépasse sans me jeter un regard, et la voix de son interlocuteur me parvient :

— Sa réputation n'y survivra pas.

Mes doigts se contractent sur le chariot et je m'efforce de ne pas m'arrêter. L'inconnue appuie sur le bouton de l'ascenseur qui s'ouvre directement. Elle se retourne et me demande poliment :

— Vous descendez ?

— Non... merci.

J'essaie de sourire, mais mon visage est incroyablement crispé.

— Je dois encore terminer à cet étage.

Elle acquiesce, les portes se referment derrière elle. J'aimerais bouger, mais je n'arrive pas à détacher mes yeux de l'écran numérique qui indique que l'ascenseur descend. Mon cœur pulse à

s'arracher dans ma poitrine. La sueur commence à perler sur ma nuque. Pourquoi est-ce que je me sens aussi mal ?

« Sa réputation n'y survivra pas. »

Non, j'ai dû mal entendre. Cette femme et son interlocuteur ne parlaient pas de Sung-Jae Park. Celui-ci a simplement retrouvé une jolie fille dans cet hôtel pour y passer la nuit. Mais dans ce cas... pourquoi est-elle partie si vite ?

Mes mains tremblent sur le chariot, comme si mon corps avait déjà compris ce que mon cerveau refuse d'accepter. Et puis, la voix du patron d'Electronic Dreams retentit dans ma tête :

« Mademoiselle, comment pouviez-vous savoir que je ne bois jamais d'alcool ? ».

Je lâche le chariot et sans même que j'aie à les commander, mes jambes font demi-tour à toute allure.

Chapitre 5

Mes mains sont moites, et je dois m'y prendre à deux fois avant d'attraper le badge magnétique dans ma poche. Une boule d'appréhension me noue l'estomac, je dispose de peu de temps. Je toque une fois, puis deux à la porte 508.

Aucune réponse ne me parvient. Je réitère et cette fois-ci annonce :

— Service d'étage, je vais entrer !

Je n'attends pas plus de quelques secondes et ouvre. Une lumière tamisée provient de la chambre, j'avance dans l'étroit corridor. La salle de bain est à droite, je ne distingue pas grand-chose à cause du mur.

— Il y a quelqu'un ? tenté-je.

Mon cœur bat jusque dans mes oreilles. Je me sens terriblement mal, mais quelque chose au plus profond de moi me pousse à aller plus loin, même si je sais qu'il s'agit d'une très mauvaise idée. Ma chaussure appuie soudain sur quelque chose de mou : un soutien-gorge en dentelle.

Je cligne des yeux à plusieurs reprises et remarque les vêtements sur le sol, qui forment quasi un chemin jusqu'à la chambre : cravate noire, veste de smoking, string hyper sexy, préservatifs usagés... Je déglutis et continue d'avancer.

— Tout va bien ?

Je ne reconnais plus ma voix, qui ressemble à un couinement. Enfin, j'arrive au bout du mur. Il est encore temps de faire demi-tour, je peux partir et faire comme si de rien n'était...

J'avance encore et, d'un bond, me retourne, au bord de l'apoplexie. Dites-moi que je rêve, ce n'est pas possible. Non, je vais

me réveiller ! Je jette un nouveau coup d'œil, aucun doute n'est permis.

Je ne suis pas dans un rêve.

Mais dans un véritable cauchemar.

Chapitre 6

Sung-Jae Park, le grand patron d'Electronic Dreams est bien devant moi. Sauf qu'en plus d'être allongé sur un lit, il est complètement nu !

Mes joues me brûlent et j'évite de regarder en dessous de son visage. Ses yeux sont fermés. J'inspire profondément, puis me lance :

— Monsieur Park, vous m'entendez ? Monsieur Park ?

Je me rapproche et, gardant mes distances, tends la main pour lui secouer l'épaule. Je n'obtiens aucune réaction. Zut !

— Monsieur Park, monsieur Park ?

J'insiste, et il tourne enfin la tête vers moi. Ses paupières s'ouvrent avec difficulté, puis se referment. Le peu que je capte de son regard ne me rassure pas. Il a l'air complètement saoul. Sauf que... vu son état, il est impossible qu'il ait pu ainsi se déshabiller, ou déshabiller une femme. Je me penche vers lui, et mon odorat me le confirme : il ne sent pas du tout l'alcool.

Mais alors... cela signifie que cette femme l'a drogué ?

« Sa réputation n'y survivra pas. »

L'horreur me frappe. Tout ce qu'il y a dans cette chambre... est une mise en scène pour lui nuire !

La panique me submerge. Je ne peux pas le laisser là, et en même temps, ce ne sont pas mes affaires... Je devrais partir, quitter cette chambre avant que cette femme revienne avec je ne sais qui. Sauf que je m'en voudrais toute ma vie de l'abandonner.

— OK, respire, m'ordonné-je.

Je m'appuie sur le lit et prends à deux mains le visage de mon patron.

— Monsieur Park, réveillez-vous ! Vous devez vous lever. On doit sortir de là.

Cette fois, il ne réagit plus du tout. Heureusement, il respire toujours. Je tire sur ses bras pour le redresser, mais on dirait une poupée inanimée. À peine ai-je réussi qu'il retombe sur le matelas.

— Réfléchis. Réfléchis...

J'imagine déjà la femme revenir. On n'a pas le temps, là, il faut se grouiller ! Mes yeux s'écarquillent soudain.

Mais oui !

Je sors de la chambre en trombe. Je récupère mon chariot, avant d'appuyer sur le bouton de l'ascenseur. Même si ce n'est qu'une minute de gagnée, ce sera toujours ça ! Puis je file dans la suite 508.

— Allez, aidez-moi un peu !

Je passe mes bras sous les aisselles de mon patron. Sa tête tombe sur mon épaule et je serre les dents. Je n'ai pas le temps d'être embarrassée par sa nudité, ni même d'y prêter attention. Au prix de grands efforts, je parviens à hisser mon boss sur le chariot. Son ventre et une partie de son torse sont appuyés sur la table, tandis que sa tête, ses bras et ses jambes pendent de chaque côté. D'un geste vif, j'attrape les vêtements masculins sur le sol et les balance sur le plateau inférieur. Du moins, tous, sauf la chemise que je dépose sur ses fesses bien fermes...

Je manque de me donner une claque. Ressaisis-toi, voyons !

Dans la panique, je pousse de toutes mes forces sur le chariot. J'ai l'impression de traîner un cadavre. D'ailleurs, c'est quasiment le cas, vu qu'il ne réagit pas. Avec prudence, je passe la tête dans le couloir.

Par chance, il n'y a pas âme qui vive !

Avec mon dos, je bloque la porte de la chambre, puis essaie de faire rouler le chariot dans l'entrebâillement. Je force sur mes bras, souffle, tempête, et cogne le crâne de Sung-Jae Park contre le battant.

— Désolée..., murmuré-je, même si je sais pertinemment qu'il ne m'entend pas.

Une fois dans le couloir, je continue de pousser. J'ai peur que le chariot cède. Il n'est pas fait pour supporter un tel poids. Pas que mon patron soit spécialement lourd, mais généralement, on ne sert pas de l'humain au petit déjeuner.

Trempée de sueur, j'arrive face à la chambre 504, celle dotée d'un jacuzzi.

Je tourne la tête vers l'ascenseur par réflexe. Mon sang se fige quand je vois les numéros se modifier en ordre décroissant. Quelqu'un l'a appelé !

Mes doigts tremblent derechef en attrapant la carte. J'ai besoin de mes deux mains pour m'en sortir sauf que... le chariot glisse en sens inverse. Paniquée, je tends un bras et le retiens, mais sous son poids, je bascule. Dans un vacarme retentissant, je tombe par terre avec Sung-Jae Park.

C'est pas vrai !

Sans réfléchir, je tente de soulever son corps. Sauf que si la hauteur du lit m'avait aidée à le mettre sur le chariot, au sol, c'est une tout autre histoire. J'avise la porte qui est à moins d'un mètre.

Je peux le faire !

Je me place au niveau de sa tête, passe mes mains sous ses aisselles, et puis tire de toutes mes forces. Je parviens à le bouger d'une dizaine de centimètres. Je réitère, le souffle court. Le sang me monte au visage ; j'ai les plus grosses difficultés à le tracter. D'une main, je plaque la carte magnétique sur la serrure. La chambre se déverrouille et je pousse avec mon dos pour ouvrir la porte.

— Promis, après ça, je m'inscris en salle de muscu, grogné-je.

Je réussis à passer le buste de monsieur Park dans la chambre, puis ses hanches. Après un dernier effort, ses pieds entrent à leur tour. Épuisée, je m'écroule au sol et rejoins la porte à quatre pattes pour la fermer. Sauf que... les jambes de mon patron font obstacle.

Les yeux clos, je glisse mes mains sous ses genoux et les replie en avant, avant de claquer le battant.

Ma tête cogne brutalement contre le mur.

Bon sang, j'ai réussi ! Je l'ai fait !

Des voix me parviennent dans le couloir. Des personnes nous ont-elles vus ? Non, je suppose que j'aurais entendu des cris ou des imprécations. Je dois calmer mon rythme cardiaque, sinon je vais faire un malaise.

Monsieur Park est en sécurité. Moi aussi. Personne ne sait que nous sommes dans cette chambre...

J'ouvre soudain les yeux, paniquée.

J'ai laissé le chariot dans le couloir, avec les vêtements de mon patron dessus !

Chapitre 7

Quelle triple andouille !

Je pousse les jambes pliées de Sung-Jae Park sur le côté, et les yeux fermés, je murmure :

— Vraiment désolée.

Mes paumes appuient contre son postérieur pour libérer de l'espace. Il gémit. Je crains de lui avoir fait mal, mais hélas, il y a plus urgent.

Je me relève, manque de trébucher tellement mes jambes tremblent. Mon oreille se pose contre la porte, mais mon cœur bat si fort que je suis incapable d'entendre ce qui se passe dans le couloir.

Alors, avec le plus de discrétion possible, j'entrebâille le battant. Une voix féminine me parvient :

— Oui, oui, j'y suis.

J'ouvre un peu plus et découvre une jeune fille toute menue face au numéro 508. Elle sort une carte magnétique de sa poche et déverrouille la chambre. Mon mauvais pressentiment ne fait que s'intensifier. Heureusement, elle ne semble pas avoir fait attention aux éléments compromettants laissés derrière moi.

J'attends qu'elle passe la porte et, d'un bond, jaillis hors de la chambre. Je récupère le chariot, avant de réaliser que Sung-Jae Park est encore de l'autre côté, et qu'à part lui rouler dessus, je ne vais pas pouvoir dissimuler l'appareil.

L'ascenseur remonte une nouvelle fois. Ma tension augmente. Sans réfléchir, j'ouvre la chambre voisine à la mienne en espérant qu'il n'y ait personne. La pièce est plongée dans le noir. J'attrape en boule les vêtements de monsieur Park, pousse le chariot à l'intérieur, puis reviens vers mon patron.

Mon dos se plaque contre la porte tandis que je serre contre moi ses habits comme une bouée de sauvetage. Mes paupières se ferment et bientôt, j'entends des bruits de pas précipités ainsi que des « chut », et même une sonnerie de téléphone.

Je n'ose pas regarder. De plus, je ne veux pas. Mon cœur va s'arracher de ma poitrine s'il continue à battre à ce rythme. J'ai peur, je me sens mal. Je crois d'ailleurs que je vais vomir. Néanmoins, je ne bouge pas. Comme si le moindre mouvement pouvait trahir ma position.

Des éclats de voix me font sursauter et j'en lâche la boule de tissu à terre. Mes yeux s'ouvrent, mais je n'ai pas allumé la chambre. Je ne vois quasiment rien. Seule la lune éclaire l'intérieur de la pièce, et cette quasi-obscurité me semble terriblement oppressante.

— C'est une blague ? sermonne une voix masculine.

— Vous vous êtes bien moquée de nous ! beugle une seconde.

— Non, je vous assure...

Cette fois, une femme répond.

— Si vous nous faites perdre encore du temps, vous le paierez cher !

— Attendez...

Les pas s'éloignent. Dans ma tête, je visualise une équipe de journalistes comme dans les films : avec micros, énormes caméras... Cependant, j'ai trop la trouille pour vérifier. Mes jambes m'abandonnent, et je glisse jusqu'au sol.

Des tremblements me saisissent, et mes nerfs lâchent : des larmes coulent sur mes joues. Dans quoi me suis-je encore fourrée ? Pourquoi, à chaque fois, ça doit tomber sur moi ? Je commence à avoir du mal à respirer et je m'efforce d'inspirer par la bouche, puis d'expirer. Je reconnais les crises d'angoisse quand elles surviennent. Je dois me calmer.

Un gémissement me fait soudain sursauter. Sung-Jae Park ! Je l'avais oublié !

La panique me saisit de nouveau. S'il se réveille maintenant, il risque de se débattre, voire de crier. Les pas se sont éloignés, mais j'entends encore des bruits de dispute ! Sans compter que les deux femmes... vont sans doute chercher à comprendre ce qui s'est passé.

Incapable de me relever, j'avance à genoux sur la moquette et me place au niveau du buste de mon rescapé. Celui-ci grimace, comme s'il souffrait.

— Chut, vous ne devez pas faire de bruit.

J'agis à l'instinct. Avec douceur, je le redresse et installe sa tête sur mes jambes repliées. Peut-être arrivera-t-il à mieux respirer ainsi. Son contact me provoque un sursaut. Sa peau est glacée ! Vite, je m'empare de sa chemise, la déchiffonne et la pose sur son torse. J'évite une fois encore de regarder plus bas. Est-ce que cet endroit a également très vite froid ? J'attrape sa veste de costume, et dissimule son service trois-pièces.

Quand mon regard remonte vers son visage, une pierre tombe dans mon estomac.

Sung-Jae Park a ses prunelles braquées sur moi. Il lutte contre ses paupières qui essaient encore de se fermer. Ses lèvres bougent, mais aucun son n'en sort. Je pose un doigt sur les miennes pour l'intimer au silence et chasse les mèches qui cachent ses yeux.

Je ne peux rien faire d'autre, pas tant que la menace n'est pas entièrement écartée.

Je tire un peu sur sa chemise pour la ramener davantage sur son cou.

Pourvu que personne ne nous trouve !